

La transformation du ménage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7.20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La transformation du ménage.

Dans son numéro du 28 septembre écoulé, le *Conteur vaudois* a soumis à ses lectrices les idées de M^{lle} Lily Braun, de Berlin, sur l'organisation du ménage moderne, en les faisant suivre de celles qu'exprimait le romancier Zchokke à propos de la cuisine en commun. Coïncidence curieuse, M. Arvéd Barine publiait le même jour, dans le *Figaro*, un article sur ces mêmes questions. En voici quelques passages:

« Comment nous arrangerons-nous si la question des domestiques » prend chez nous la même acuité qu'aux Etats-Unis, où la race des gens de maison est, paraît-il, en train de disparaître? Je ne pense pas que vous vouliez nous proposer de vivre à l'hôtel, fût-ce un hôtel mitigé sur le modèle de l'immense caravansérail de la « Reine Anne », à Londres, où plusieurs douzaines d'appartements n'ont qu'une seule salle à manger, située à l'étage supérieur de l'édifice et de dimensions colossales: A l'heure des repas, des ascenseurs amènent tous les locataires, avec leurs invités s'ils en ont. Chaque groupe a sa table à part, servie plus ou moins luxueusement, selon les ordres donnés. Un grand diner paré de fleurs voisine avec le rosif d'une famille en négligé. Après le dessert, chacun rentre chez soi, et la vie de famille reprend son cours.

» Puisque nous aimons notre intérieur jalousement, il nous faut trouver autre chose pour le jour où nous n'aurons plus de domestiques.

» Les Américains nous sauveront. Ils ont déjà eu de très bonnes idées. Par exemple, il s'est fondé dans plusieurs villes des Etats-Unis des entreprises qui font prendre à domicile, tous les matins, les vêtements portés, et vous les renvoient deux heures après, brossés, recousus, défripés, remis en forme. Votre veston vous revient avec l'air neuf. Voilà une simplification sérieuse et dont je m'étonne que personne ne se soit encore avisé chez nous.

» Autre exemple. La Compagnie du Thé oriental, à Boston, vous envoie votre tasse de thé ou de café dans un appareil spécial, qui lui conserve la même chaleur pendant vingt-quatre heures. Une cafetière pleine, expédiée à Saint-Louis à titre d'essai, mit trois jours en route et arriva toute chaude. D'autres établissements fournissent des potages dans les mêmes conditions, et il est question de fonder d'immenses cuisines où les plats simples, n'exigeant pas une manipulation continue, seront préparés pour la cuisson. Le client les recevra prêts à mettre au feu. On parle aussi d'une machine à laver la vaisselle, qui a déjà été mise à l'essai et qui fonctionne très bien.

» Les Américains, avec leur esprit pratique et leur génie pour la mécanique, travaillent à diminuer la main-d'œuvre dans l'intérieur des maisons, et ils sont dans la bonne voie. Nous avons déjà quatre fois moins de personnel qu'il y a deux siècles. Le jour où nous en aurons encore moitié moins, cela donnera à ré-

fléchir aux domestiques. La concurrence aidant, il est permis d'espérer que nous finirons alors par avoir de bons « employés », puis que « employés » il y a.

» Avez-vous remarqué, au reste, combien les progrès de l'industrie ont déjà simplifié la tâche de la ménagère? Nos arrière-grand-mères avaient beaucoup plus de serviteurs que nous. C'était forcé. Leur ménage était un grand atelier, une usine compliquée où chaque famille fabriquait sa toile, son linge, ses conserves, sa literie, son encre, ses eaux de senteur, son vinaigre, ses liqueurs, ses onguents, ses tisanes, tout ce qui se tricote, une partie des habits et du mobilier, et bien d'autres choses encore. J'ai vu, moi qui vous parle, une maîtresse de maison peser le chanvre que chaque servante était tenue de filer pendant les veillées d'hiver. Les progrès de l'industrie ont changé tout cela. On ne pense pas plus, aujourd'hui, à filer ses draps qu'à ressusciter le coucou en face du chemin de fer; et nous ne sommes pas au bout des simplifications possibles du service domestique.

» Aristote n'imaginait pas qu'on pût se passer d'esclaves. Cependant, il y a beau temps que nous nous en passons en Europe. Il nous semble à présent que nous ne pourrions pas nous passer de domestiques tels qu'en avaient nos pères, et peut-être que nous faisons comme Aristote, que nous nous trompons.»

Petite ville vaudoise d'aujourd'hui.

Trente années ont passé!

Désireuse de revoir ma ville natale après un long séjour à l'étranger, je m'y rendis comme à un pèlerinage de souvenirs...

Mais, ô déception! ce n'est plus la même ville, elle a perdu son cachet, son caractère, ce je ne sais quoi d'imperfection qui nous la rendait chère. Plus de maisons à pignons avancés sur la rue, plus de boutiques à arcade ogivale et à portillons brisés, plus de marteaux à tête de lion aux portes aristocratiques, plus de fontaines aux deux bassins moussus tournés dos à dos et surmontés de la statuette de la Justice aux yeux bandés et tenant à niveau les plateaux de la balance. Plus de camaraderie entre gens du même quartier, qui n'ont plus l'occasion de cultiver la sympathique solidarité en cas d'incendie, alors que tous, grands et petits, pauvres et riches, se mettaient à la chaîne. Les pompiers, dans toute la gloire de leur uniforme et l'orgueil de leur science du sauvetage, ont changé tout cela.

Plus d'habitudes régulières et enlaidantes pour le bon bourgeois; rares sont devenues les promenades et surtout la veillée en famille; on éprouve moins qu'autrefois le besoin de se serrer les uns contre les autres, mais fréquemment et comme un malaise, celui du déplacement.

Et le grand coupable de ces anéantissements, c'est le chemin de fer.

Pourtant il n'amène guère d'étrangers dans le bel hôtel à l'aménagement moderne, dont

le portier, les sommeliers et la femme de chambre s'ennuient ferme à de certains jours: à peine voit-il quotidiennement quelque commis-voyageur pimpant et pommadé qui, une fois ses commissions prises, a hâte de s'enfuir d'une localité qu'il déclare assommante.

Alors, quel mal a-t-il commis ce pauvre chemin de fer?

Il a permis de voyager souvent et à peu de frais, de séjourner en pays étranger; on a vu le progrès ailleurs et on l'a imité.

Le goût s'est formé par la vue habituelle du Beau et le Beau devient un besoin de l'âme pour les intelligences cultivées.

Or les écoles primaires de la petite ville sont excellentes; son collège, marche-pied pour s'élanter plus haut, possède des maîtres qui aspirent à l'enseignement universitaire; son école supérieure de jeunes filles est une pépinière, non seulement d'institutrices pour l'étranger, mais encore et surtout de mères de famille qui seront capables de diriger le collégien dans ses devoirs de français, d'allemand, voire même de géométrie.

Le goût du Beau a fait naître la *Société pour le développement de la Ville*; et voilà comment il se fait qu'en peu d'années la petite ville a été dotée d'un pavé, sur lequel on pourrait valser, d'un bâtiment des postes, d'un casino, répondant au besoin de l'intellectualisme moderne, de magasins, dont les vitrines, brillamment éclairées, rivalisent de richesses alléchantes, présentées avec un art véritable; puis, en dehors des rues, au bord du lac, de larges quais ombragés de platanes et agrémentés de bancs, voire même d'une table d'orientation.

Et la mode, qui jadis se croyait tenue de stationner sagement au moins près des femmes ayant passé l'âge de plaire, est devenue autoritaire et changeante, comme à Paris, pour toutes, jeunes et vieilles, pour tous, jeunes et vieux.

Peut-on passer sous silence les cafés, ces rouages charmants pour les uns, désolants pour les autres, de la civilisation d'aujourd'hui?

Il y a belle lurette que les vocables humilians: *pinle, bouchon, caboulot*, ont disparu pour faire place au *Café Central, Fédéral, Cantonal*, à la *Grande brasserie du Lion* ou de l'*Aigle*, au *Café restaurant à l'instar de Paris*. Tous sont élégants, engageants, avenants, avec leurs bosquets de sapins ou de lauriers en plein troitiro, leurs tables plaquées de marbre blanc, leur boîte à musique-orchestration. Et pourtant, à les considérer tous à la fois à la même heure, on n'y voit guère une foule. Que veut-on? C'est la concurrence, qui, comme dans les capitales, est énorme.

On le voit, il est bien passé, le temps où la petite ville égayait de ses travers et de son peu d'importance l'habitant des capitales, et où son nom passait en proverbe. La petite ville d'aujourd'hui est, et deviendra, de plus en plus, une grand ville en miniature.

MADAME DESCHAMPS.